

## AUX SOURCES D'UN FANTASTIQUE POPULAIRE

Il n'y a pas si longtemps, j'ai rencontré dans l'Ouest un menuisier de village qui tenait de famille un don inquiétant.

C'était un artisan pauvre, à la bourse si gueuse qu'elle ne lui permettait d'acheter d'avance que les bois juste nécessaires aux commandes reçues.

Or, si ses clients n'hésitaient pas à lui commander ferme chaises ou placards pour telle date, quel, d'entre eux, aurait demandé de préparer son propre cercueil pour environ tel mois prochain, cela afin d'être certain de l'avoir en temps voulu?

C'était donc pour prévoir cet article, qu'il ne nous appartient pas de refuser un jour, même s'il n'est pas dans nos goûts, que mon racleur de copeaux se servait du don en question, sinistre mais d'une fière utilité comme vous allez voir.

Chaque début de l'an, il se rendait à promenade partout dans sa commune; visitant tout un chacun, du plus dernier-né, bavant son lait, au plus avancé en âge, bavant sa chique. Et, sans en avoir l'air, sous le couvert d'une traditionnelle politesse professionnelle, il lorgnait chaque individu en ses secrets détails: remarquant, chez une telle, certaine déteinte de peau aux tempes; écoutant, là, une sorte de toux creusante; s'attardant au ton d'une voix en changement; à une façon de traîner le corps; à un reflet dans la pupille... à... Enfin, bref, en reniflant et en saisissant, sans les avoir appris, des petits riens qui lui disaient tout.

Rentré chez lui, il laissait ces indices s'affirmer jusqu'au plus doute. Alors il épouillait son long crayon de charpentier et, va-que-je-te-note sur le carnet aux commandes sûres : six planches de 1,83 m pour Pierre Botton ; six de 1,40 m pour la fillette des Maraud ; six de 1,70 m pour Henri Guêpret...

Oui, c'était comme je vous le dis ! Et, pourtant, si vous aviez bien regardé Pierre Botton, gaillard à traire une barrique de cidre jusqu'au bout ; ou la petite Jeannette Maraud, gamine saine et vive à n'être jamais à court de jambes pour un seul saut à la corde, vous n'auriez pas manqué de prendre mon menuisier en délit de méchant et faux jugement... Toutefois, pour Henri Guêpret, je ne dis pas : il allait tant et plus de mal en pis que ce n'était pas tellement une devinance.

Eh bien, non, il ne se trompait jamais : les morts devinées survenaient toutes dans l'année à un ou deux mois près, et utilisaient jusqu'à la dernière planche du cimetière en botte qu'il cultivait chez lui, dans un coin de son atelier.

Mieux, pendant les trois dernières nuits de vie du « client en cours », les planches de celui-ci se mettaient à craquer nettement. Si bien que mon menuisier pouvait assembler, clouer et livrer la caisse d'Éternité juste au dernier souffle du client.

Évidemment, on ignorait son don : lui ne le clamait pas, sinon on l'aurait chassé du village, avec juste raison, pour noircir comme ça la tranquillité des gens. Au contraire, on prenait en considération sa célérité, heureux de savoir que, même mort, on pouvait compter sur lui...

\*

Si j'ai rapporté cette anecdote, tirée d'un de mes carnets d'enquête, c'est afin de témoigner de l'existence d'êtres en marge du commun ; personnages étranges et empiriques que l'on rencontre encore dans nos campagnes et dont *La Légende de la Mort chez les Bretons armoricains* d'Anatole Le Braz,

un de mes aînés en recherches de fantastique traditionnel, nous offre la fresque bretonne.

Né en 1859 à Duault dans les Côtes-du-Nord, Le Braz se passionna jeune pour le document ethnographique et ne cessa toute sa vie d'observer et de collecter des milliers de coutumes survivantes dont la plus belle gerbe est le présent ouvrage.

Parallèlement, il édifia une œuvre littéraire qui prit sources et cadres dans cette Bretagne alors épargnée des grands courants d'évolution sociale et touristique. Je retrouve des titres : *La Terre du passé*, *Le Gardien du feu*, *Âmes d'Occident*, *Le Sang de la sirène*, *Pâques d'Islande*... Mais, d'une telle production romanesque, qu'est-il resté malgré leur succès de lecture sinon de belles reliures municipales, çà et là retrouvées dans les boîtes des bouquinistes, tout juste flamboyantes des lettres d'or fané disant le Prix d'Excellence d'antan ! Alors que *La Légende de la Mort*, qui passa d'abord inaperçue du grand public est devenue aujourd'hui une œuvre prodigieuse et définitive<sup>1</sup> : impérissable, liée au Temps des hommes de toujours et qui éveillera, sans cesse, l'attrait des choses ignorées mais subies, ainsi que la perpétuelle interrogation de l'angoisse ressentie face à l'Après-nous encore voilé.

Professeur au lycée de Quimper, Anatole Le Braz devint en 1901 maître de conférences à la faculté de Rennes ; et, après la soutenance de sa thèse sur le *Théâtre celtique* en 1904, professeur de littérature française. Par la suite, il fut chargé de conférences pour l'Alliance française, plus particulièrement aux États-Unis. Il mourut en mars 1926.

C'est plus intensément à la fin du siècle dernier qu'il chercha, traqua et rencontra les personnages de *La Légende de la Mort* ; acteurs ou conteurs aussi insolites que véridiques ;

---

1. Voir également, pour le domaine magique, notre édition des *Merveilleux secrets du Petit et du Grand Albert*, Nouvel Office d'édition, 1965.

témoins affirmatifs jusqu'à vous donner le vertige d'angoisse, cela sans effets tapageurs ou artificiels ; non, en relatant simplement, sobrement, des aventures incroyables mais arrivées... À vous de croire ou de ne pas croire. Et, à vrai dire, après lecture de certains faits rapportés par notre explorateur des frissons qui dentellent les approches de l'Au-delà, on est tenté de se demander si, consciencieux et méthodique, il ne s'est pas rendu lui-même outre-tombe « demander voir » confirmation aux morts eux-mêmes !

Anatole Le Braz connut la belle époque des ethnologues prospecteurs de traditions orales. On pouvait alors trouver dans les villages une profusion de *sachants* qui propageaient de bouche à oreille de pures connaissances métapsychiques venues des temps celtiques et à la trame encore intacte malgré les interprétations et les déviations apportées par la religion chrétienne qui s'en servait, les fardant à son profit ; civilisation primitive mais bien mieux avertie que la nôtre des terribles rouages de l'Au-delà, par une télépathie rustique qu'un jour peut-être décrypteront d'étonnantes machines compliquées.

Fastueux XIX<sup>e</sup> siècle des découvertes en tous domaines où le chercheur de traditions populaires n'avait qu'à cueillir à fleur de langue le document brut, non encore contaminé par les Gazettes et l'instruction obligatoire, puisque ce qui était un mal s'avérait alors une chance : l'inculture du peuple sauvegardant son patrimoine traditionnel sur lequel il vivait épanoui depuis des millénaires dans un perpétuel épouvantement à dictons, on-dit ou « superstitions » que veux-tu.

Nombreux furent les chercheurs patients et attentifs à l'âme bretonne qui puisèrent à pleins carnets dans la connaissance populaire : coffre plein, ouvert à une propice curiosité. Chacune des Bretagnes si diverses leur doit reconnaissance : Émile Souvestre pour le Finistère ; Paul Sébillot pour la Haute-Bretagne ; François-Marie Luzel pour la Basse-Bretagne ; Adolphe Orain pour l'Ille-et-Vilaine ; La Villemarqué, Anatole Le Braz

enfin... d'autres aussi qui, en de plus brèves monographies, fixèrent l'authentique façon de ressentir du pays celtique, inusable bec de granit qui, mordant ferme l'océan rageur, le tient toujours en hargne contre lui.

Et quelle merveilleuse aventure, là, à une centaine de lieues de Paris, comme en pays lointains, et tout autre d'une âme exceptionnelle en Europe moderne ! Imaginons Anatole Le Braz arrivant à l'auberge de ce village des Côtes-du-Nord, tassée face à l'église rustique, chaude du respect collectif, acquinée d'un cimetière festonné de petits soins et à l'ossuaire à l'allure de chasse royale mise à la disposition des ossements du plus gueux des gueux ; Le Braz prenant le cadre dans l'œil, entrant à l'auberge, la salle fumeuse de la moisson de crêpes qu'empile une vieille bonne femme adroite à ne faire que ça. Il s'assied et demande un pichet de cidre à l'aubergiste accouru et qui lui montre la trogne polie à l'usage des clients. Une histoire doit aller avec tout cela, Le Braz veut l'apprendre. Il questionne sur les façons de guérir du saint d'ici. La bonne femme travaille aussitôt, en plus des crêpes, à écouter ce monsieur-là qui semble aimer la façon de vivre du village : elle laisse sa poêle et, tout en essuyant ses doigts gras à son tablier de dessus, vient lui parler de ce saint qui fait si bien pour les coliques ; de cet autre qui fait encore mieux contre la peur... Ah, tiens ! le monsieur dresse l'oreille ; alors si ça l'intéresse on va lui en dire plus... Et la voilà partie à raconter des tas de peurs qui étreignent les peureux des morts. Mais, c'est le vieux Gaïd qui en sait tant et plus sur le pourquoi de ces choses-là !... On pourrait aller le chercher, il habite juste à côté et, après lui avoir décousu les lèvres à l'aide d'un petit verre de marc qui lui ferait fête au gosier, on apprendrait peut-être pas mal de choses...

Aujourd'hui c'est Gaïd : il vient, boit, mais hésite... Enfin il se lance et, bientôt, rien ne peut le retenir de vider ce qu'il a dans la mémoire. Mais quoi?... Attendez donc un peu, vous

allez le savoir dans quelques pages, entre autres récits d'autres Gaïd, lorsque j'aurai fini de vous préparer à ce qui va venir.

La semaine passée, Le Braz était dans ce chaume entouré d'une genêtaie, chez une famille de journaliers à bois où les hommes, assis tout d'un côté de l'âtre, le cul sur le banc-tassel (vous savez, ce long coffre à double usage : siège et huche!) et le dos aux devants de chêne sculpté des grands lits clos, se renvoyaient les mots noirs d'une histoire de mort revenu venger son honneur.

La semaine d'après, il sera chez un sabotier de l'Argoat devant un âtre central plus sobre encore et simple comme bonjour puisque la cheminée c'est ce trou, là-haut dans le toit. L'homme qui chausse les autres de bois creux parle de l'*Ankou* et il sait de quoi il parle : il a le ton de ceux qui se risquent à dévoiler des secrets. Le Braz remarque même que l'homme sue de plus en plus, non du feu, maigre à servir à rien, mais du regret qu'il a de s'aventurer à réveiller ainsi l'épouvantement qu'il craint le plus.

Le mois d'après, il sera peut-être dans la chambre de veille d'un phare de l'île de Sein ; ou avec un pêcheur, assis dans le sable giffleur d'une plage offerte au plein vent d'Audierne... Et il note, il note... accumule et gerbaude les histoires que fauche son insatiable curiosité : ces Mystères, débordant de l'âme celte et qui, toujours aussi puissants au XIX<sup>e</sup> siècle qu'autrefois, font que le Breton, téméraire de hardiesse face aux pires canailleries des tempêtes, perd contrôle et courage devant un simple mort dont l'*Anaon* (l'âme) peut prendre aversion et haine contre les vivants, et leur mener éternellement rancune... Ce ne sont pas des revenants : ils ont fait semblant de partir en caisse devant témoins mais ils restent là, dans un coin de chez vous, attentifs au besoin de nuire !

\*

Et, non sans inquiétude, je dirai le sort tragique du premier préfacier de *La Légende de la Mort*, Léon Marillier, le propre beau-frère d'Anatole Le Braz, qui, dans un texte brillant, jamais repris avec les rééditions, alla sans doute trop loin en explications sur l'Au-delà celtique, et en souligna peut-être, par mégarde, le mécanisme secret. Qui s'y frotte, s'y pique ! et c'était courir un grand risque, d'autant que Le Braz, lui-même, par prudence et sans doute averti, se garda toujours de rapporter certaines choses plus noires encore, concession aux forces occultes illustrées par ses récits, voulus sobres d'écriture et de pénétration.

Donc, en 1893, Léon Marillier écrivait entre autres, que les menaces de l'Au-delà étaient encore fécondes et ne demandaient qu'à prouver qu'elles existaient... Peu de temps après, il illustrait par une longue et désespérante agonie la véracité de son propos.

Parti en mer dans une barque lourde, peu avant que les flots ne se hérissent d'une brusque colère et malgré la vaillance d'un équipage averti, l'embarcation fut engloutie : lui seul se retrouva à la surface laiteuse de tempête, nageant et porté par un courant plus magnanime que les autres vers la côte où, non loin d'elle, un récif sauveur lui prêta l'échine pour reprendre souffle.

La rive était proche et la mer, qui avait voulu sa mort ainsi que ce rocher, blanc d'écume fouettée qui aurait dû lui fendre le crâne, venaient, bons joueurs, de l'aider sans rancune. Il ne lui restait plus qu'à obtenir la main des hommes, là, proches, dans les maisons dont il distinguait les fenêtres, peintes d'une chaude lumière de vie.

Alors, la nuit fut sa nouvelle ennemie avec, dedans, pire encore : ces hommes de qui il attendait tout, mais...

Il hurla ses appels au secours et, à mesure qu'il forçait ses cris au détriment de sa vie, les lumières s'éteignaient à la hâte, effaçant jusqu'à l'existence même des humains.

Personne ne vint le secourir.

Il cria longtemps, puis finalement, croyant toujours hurler, il ne fit plus que râler son agonie.

Avec l'aube, les hommes de la côte sortirent enfin, épuisés par une nuit blanche de peur et de prières. Mais il était trop tard. Et pourtant ! c'étaient de rudes marins qui n'auraient pas eu crainte de mourir noyés ou en d'autres souffrances de mer, ça je vous le jure, mais qui subissaient des morts une épouvante incontrôlable au point que toute cette nuit-là ils étaient restés paralysés sur leur lit en entendant cette plaintive et sournoise âme de l'Enfer de Plougrescant, venue là *menteuse d'une voix d'homme* afin de mieux les attirer dans la tempête et leur prendre la vie.

Claude SEIGNOLLE

## LES INTERSIGNES

Les intersignes<sup>1</sup> annoncent la mort. Mais la personne à qui se manifeste l'intersigne est rarement celle que la mort menace.

Si l'intersigne est aperçu le matin, c'est que l'événement annoncé doit se produire à bref délai (huit jours au plus). Si c'est le soir, l'échéance est plus lointaine ; elle peut être d'une année et même davantage.

Personne ne meurt, sans que quelqu'un de ses proches, de ses amis ou de ses voisins n'en ait été prévenu par un intersigne.

Les intersignes sont comme l'ombre, projetée en avant, de ce qui doit arriver.

Si nous étions moins préoccupés de ce que nous faisons ou de ce qui se fait autour de nous en ce monde, nous serions au courant de presque tout ce qui se passe dans l'autre.

Les personnes qui nient les intersignes en ont autant que celles qui en ont le plus. Elles les nient uniquement parce qu'elles ne savent ni les voir, ni les entendre ; peut-être aussi parce qu'elles les craignent et qu'elles ne veulent rien entendre ni rien voir de l'autre vie.

\*

---

1. Le mot « intersigne » se rend en breton de diverses manières suivant les régions. Les désignations les plus fréquentes sont celles de *seblanchou*, semblants ; de *sinaliou*, signes avertisseurs ; de *traou spont*, choses d'épouvante.

Certains gens ont plus que d'autres le *don de voir*.

Dans mon jeune temps on se montrait du doigt, non sans une secrète épouvante, les personnes qui étaient douées de ce pouvoir mystérieux.

— *Hennés ben eus ar pouar!* disait-on. (Celui-là a le pouvoir.)

Dans cette catégorie privilégiée, il faut ranger en première ligne ceux « qui ont passé en terre bénite et en sont sortis, avant d'avoir été baptisés ».

Voici le cas :

Un enfant vient de naître. Le *recteur*, que l'on est allé trouver, a fixé l'heure du baptême. Mais vous savez comme les gens de la campagne sont peu exacts. Père et matrone, parrain et marraine flânent en chemin, s'attardent aux auberges, s'il y en a sur la route, n'arrivent au bourg que longtemps après l'heure convenue. Le prêtre s'est lassé de les attendre vainement ou a été appelé par quelque autre devoir de son ministère. Nos gens se rendent au porche, trouvent l'église déserte. À leur tour de s'y morfondre. Il n'y fait pas chaud. L'enfant crie. La matrone, la *groac'hann-boleenn* (la vieille-au-sel), déclare que si l'on reste là, le nouveau-né risque « d'attraper sa mort ». On gagne quelque endroit mieux abrité, l'auberge la plus voisine. On y patiente, en vidant chopine, jusqu'au retour du prêtre. L'enfant a passé au cimetière, terre bénite, et en est sorti sans avoir été fait chrétien. Il aura le *don de voir*.

L'aventure se produit souvent. De là vient que tant de Bretons ont la faculté de voir ce qui reste invisible aux yeux de la plupart des hommes.

Entendre des chutes d'objets – écuelles, assiettes ou verres – qui se cassent en tombant, signe de mort pour un parent ou pour un ami en voyage.

Les menuisiers qui fabriquent les cercueils savent d'avance si quelqu'un de la région doit mourir dans la journée ou dans

la nuit. Ils en sont prévenus par le bruit des planches, qui s'entrechoquent d'elles-mêmes dans le grenier.

Dans le pays de Paimpol, les femmes de marins qui sont depuis longtemps sans nouvelles de leurs maris, se rendent en pèlerinage à Saint-Loup-le-Petit (*Sa-Loup-ar-Bihari*), dans la commune de Lanloup, entre Plouézec et Plouha. Elles allument aux pieds du saint un cierge dont elles se sont munies. Si le mari se porte bien, le cierge brûle joyeusement. Si le mari est mort, le cierge luit d'une flamme triste, intermittente, et tout à coup s'éteint.

Souvent, c'est le malade lui-même ou, comme on dit, son « Expérience » (son double), qui se fait l'annonciateur de sa propre mort. Il revêt, en ce cas, les formes et les déguisements les plus bizarres, se présente, par exemple, sous l'aspect d'un animal blanc ou noir, selon qu'il doit être sauvé ou perdu dans l'autre monde.

Une femme sur le point de trépasser fut vue en chemise sur la branche d'un pommier, à quelque distance de la maison, au moment précis où elle entrait en agonie.

\*

Quand on est pris, sans cause apparente, d'un frisson subit, on dit généralement que « c'est l'Ankou (la Mort) qui vient de passer ».

À l'appel brusque de quelqu'un, au contact imprévu de quelque chose, faites-vous instinctivement un soubresaut? C'est que la mort, qui venait de s'abattre sur vous, vous quitte pour s'emparer d'un autre.

\*

Se sentir les yeux tout à coup pleins de larmes, signe que l'on aura bientôt à pleurer quelqu'un des siens.

## HUIT INTERSIGNES POUR LA MÊME MORT

Toutes les fois qu'il est mort quelqu'un des miens, j'en ai été avertie par un intersigne. Mais les intersignes qui m'ont le plus frappée, ce sont ceux qui précédèrent la mort de mon mari. J'en eus de toute sorte, pendant les sept mois que dura sa maladie.

Un soir que je l'avais veillé un peu tard, je m'étais endormie de lassitude, sur le banc, auprès du lit. Je fus réveillée brusquement par un bruit semblable à celui d'une fenêtre qui s'ouvre. *Allons!* pensai-je, *c'est le vent qui fait des siennes*. Il venait de me passer sur la figure un souffle humide et frais, comme s'il sortait d'une cave. Je me rappelai que j'avais oublié du lin peigné sur la haie du courtil où je l'avais mis à sécher, et je me dis : *Pourvu que le vent n'ait pas déjà emporté mon lin!*

Je me levai précipitamment. À ma grande surprise, la fenêtre était hermétiquement close. J'allai à la porte et je l'ouvris. Il faisait une nuit claire, pleine d'étoiles. Le lin était toujours sur la haie ; les arbres du courtil se tenaient immobiles. Pas une ombre de vent.

Je ne m'inquiétais pas trop de ce premier fait, si mystérieux qu'il me parût. À quelques jours de là, à la tombée du jour, je filais, sur le pas de la porte, en compagnie d'une voisine. Tout à coup je m'entendis appeler par mon mari qui était couché à l'autre bout de la maison, dans un lit près de l'âtre. J'accourus.

— Que te faut-il? lui demandai-je.

Il ne me répondit point, et je vis qu'il dormait profondément, la tête tournée du côté de la muraille.

Je revins vers la voisine :

— Est-ce que vous n'avez pas entendu Lucas m'appeler, tout de suite?

— Si bien.

— Comment expliquer cela? il dort maintenant d'un sommeil de blaireau...

Un mois ou deux s'écoulèrent. Mon homme n'allait ni mieux, ni pis. Cette nuit-là, je venais de m'étendre à son côté et je commençais à prendre mon repos, quand j'entendis, dans le grenier, juste au-dessus de ma tête, le pas de quelqu'un qui marchait avec précaution. Puis, ce furent comme des chuchotements entre plusieurs personnes. Puis, un fracas de planches qu'on remue. Enfin les coups répétés d'un marteau enfonçant des pointes.

Tout cela était bien extraordinaire, car la trappe du grenier n'avait pas été levée depuis plus d'une semaine, et, en tout cas, il n'y avait dans ce grenier qu'un peu de balle d'avoine, quelque menu fagot, et pas une seule planche.

Je criai à haute voix :

— Qui est-ce donc qui fait là-haut tout ce bruit, pour empêcher des chrétiens de dormir?

Je fis ensuite le signe de la croix et j'attendis...

Mais dès que j'eus parlé le bruit cessa.

Le lendemain, j'allai à la rivière laver des draps. Pour se rendre de chez nous au Guindy, il n'y a pas de route, mais un étroit sentier, qui longe sur presque tout le trajet des talus plantés d'aulnes. Je m'étais à peine engagée dans le sentier que j'entendis un pas derrière moi, et aussi une respiration haletante, ainsi qu'un bruissement dans les branches d'aulne qui surplombaient. Chose étrange : je reconnus distinctement le pas de mon mari, le pas qu'il avait du temps qu'il était bien portant, quand il rentrait de sa journée dans une des fermes d'alentour.

Je me retournai.

Personne!!!

Je passai la matinée au lavoir. Au retour, je n'entendis plus rien, mais le faix de linge que je portais se mit à peser sur mes épaules d'un tel poids qu'on aurait juré que la toile s'était changée en plomb. J'ai compris depuis ce que cela signifiait. Parmi ces draps se trouvait celui qui devait servir trois jours après à ensevelir mon pauvre cher homme.

Car, trois jours après, Lucas mourut. Dieu ait son âme ! Ces trois jours durant, les signes se succédèrent de façon presque ininterrompue.

Une nuit, c'était la porte qui battait avec violence, une rumeur de foule pénétrant dans la maison, des pas nombreux montant l'escalier et le redescendant. La nuit suivante, c'étaient des sonneries lointaines de cloches, une lumière brûlant d'une flamme pâle au chevet du lit où nous couchions, puis des chants de prêtres qui s'en venaient par les champs de la direction du bourg.

J'en étais arrivée à ne plus pouvoir fermer l'œil.

Mais ce fut la dernière nuit qui fut la plus terrible. Mon mari, qui ne paraissait pas plus mal, m'avait défendu de veiller. Quand j'eus constaté qu'il reposait, j'essayai de m'assoupir à mon tour. Mais, à ce moment-là, les cahots d'une charrette se firent entendre. C'était d'autant plus surprenant qu'il n'y avait aucune voie charretière dans le voisinage de notre maison. Lorsque nous étions venus l'habiter, nous avions dû y transporter nos meubles dans des brouettes. Cependant c'était bien vers notre maison que se dirigeait la voiture. Le cri de l'essieu mal graissé se faisait de plus en plus distinct. Je l'entendis bientôt tout contre le pignon. Je me levai sur les genoux. Dans le mur auquel s'appuyait le bois de lit, il y avait une lucarne. Je regardai par cette lucarne, pensant que je verrais passer la charrette. Mais je ne vis rien que l'aire toute blanche, au clair de la lune, et les formes noires des arbres sur les fossés des champs. L'essieu continuait pourtant de grincer, et la charrette de cahoter. Elle fit le tour de la maison une première fois, puis une deuxième, puis

une troisième. Au troisième tour, un coup formidable s'abattit sur la porte. Mon mari se réveilla en sursaut :

— Qu'y a-t-il ?

Je ne voulus pas l'attrister et je répondis :

— Je ne sais pas.

Mais je grelottais d'épouvante.

Il faut croire qu'on ne meurt pas de frayeur, puisque j'ai survécu à cette nuit-là.

Mon homme trépassa le lendemain qui était un samedi, sur le coup de dix heures.